

Une pensée combattante

PAR FRANCIS JEANSON

LE long article, bourré de citations, dialectique jusqu'entre les lignes, à peu près exhaustif..., que j'avais d'abord écrit, je viens de le supprimer. J'avais relu toute l'œuvre de Mounier, et puis j'avais essayé de la traiter comme on traite une philosophie : j'y avais reconnu des concepts ; dégagé des thèmes, et des thèses ; repéré des contradictions ; montré qu'elles n'étaient pas de vraies contradictions ; tenté d'y ressaisir une ligne maîtresse, une orientation fondamentale ; fait comparaître des textes, toujours davantage de textes... Et puis, j'ai dû me rendre à l'évidence : loin d'atteindre l'œuvre, et la pensée qui l'avait inspirée, ma propre pensée ne rencontrait qu'elle-même — annulant, de démarche en démarche, ses propres résultats. C'est de là, maintenant, que je voudrais repartir : de l'expérience même de cet échec. Parce que je crois avoir compris désormais ce qui m'attachait à cet homme, et ce qui en moi s'irritait contre lui. Et, du même coup, je crois comprendre aussi comment tant d'esprits si différents les uns des autres peuvent aujourd'hui, sans excès de mauvaise foi, se réclamer d'une pensée — que pourtant ils trahissent, dès qu'ils prétendent seulement pouvoir la *définir*.

On me dira que Mounier lui-même avait fait cet effort de définition ; on me conseillera de relire, à tête reposée, le petit ouvrage de la collection « Que sais-je ? » et l'on m'assurera que l'essentiel s'y trouve, qu'il convient de s'y tenir ferme — et de ne point lâcher ce fil conducteur pour le plaisir malsain de courir après quelques « nuances »... Je m'en excuse auprès de ceux qui pensent de la sorte, mais je crois qu'ils n'ont pas pris le temps de réfléchir. Ce qui, après tout, n'est pas irrémédiable. Seulement, il faudrait en finir vite, le plus vite possible, avec cette imperturbable assurance et ces airs entendus

UNE PENSÉE COMBATTANTE

— quand nous parlons de ce personalisme comme d'une vieille connaissance, qui n'aurait plus rien à cacher à ses intimes ; et de cet ami, dont la vie chaque jour bousculait la pensée, comme si nous avions jamais su, au juste, *quelle était SA pensée*. Quelques-uns ont vraiment connu l'homme : mais si ses articles et ses livres leur furent d'un quelconque secours pour cette connaissance, il n'est pas douteux que c'est dans la mesure où celle-ci était déjà suffisamment profonde pour garantir la compréhension, à travers ceux-là, de cette unique existence qui s'y fragmentait tour à tour selon ses plus divers affrontements. Il faut en convenir — cette série d'ouvrages signés Emmanuel Mounier ne font pas une « œuvre », mais la négation même de la notion d'œuvre : le refus, par un homme, de sa propre « mise en œuvre ». Et, dès lors, autant d'œuvres qu'on le voudra ; autant de « pensées » que d'esprits, demain, pour y chercher pâture et justifications. Dans ce petit livre que j'évoquais plus haut, et qui est pourtant le seul que Mounier se soit efforcé d'écrire sous une forme tant soit peu systématique, didactique même, on chercherait en vain une réponse nette à l'une quelconque des questions les plus fondamentales du *personalisme*. Vous comptiez sur une prise de position : on vous offre une manière de dialogue, dont les voix différentes s'appellent, s'opposent et se compensent à travers les chapitres — comme elles font, d'un ouvrage à l'autre, à travers toute la série. Si bien qu'il vous est finalement impossible de citer un seul texte, un seul passage, sans mettre en branle tous les autres, sans éveiller çà et là des textes qui l'appuient, des textes qui en troublent le sens, des textes qui le contredisent : tout un bruissement confus de « bien sûr ! », de « ça dépend... », et de « certainement pas ! ».

Une pensée si parfaitement inconfortable, sans doute la condition humaine s'y trouve-t-elle mieux assumée qu'en bien d'autres « philosophies ». Plus que jamais, semble-t-il, nous avons à nous défendre contre la tentation d'exotisme, contre l'opium des idéologies, contre la séduction de ces trop parfaites « dialectiques » — si superbement triomphantes au regard de nos multiples échecs : les oppositions n'y apparaissent qu'en fonction du terme final où elles se trouvent par avance surmontées ; les problèmes ne s'y posent qu'à partir de leur solution ; une Vérité intemporelle y préexiste à ses approximations historiques. Tout s'y passe en fin de compte comme si le Réel-absolument-réel s'offrait le luxe de s'oublier lui-même, pour jouir ensuite d'une progressive redécouverte de soi ; Esprit ou Matière, il avance alors vers le rendez-vous qu'il s'est fixé en

FRANCIS JEANSON

se quittant, et s'émerveille de parvenir à se rejoindre à travers cette série d'étapes — dont chacune lui donne à savourer la vertigineuse illusion d'une impossible mort. Quant à nous, séduits par le mythe nous nous passionnons pour son déroulement, oubliant qu'il ne saurait s'accomplir qu'aux dépens de nous-mêmes. Ainsi arrive-t-il qu'un processus nous paraisse « dialectique » dans l'exacte mesure où nous le concevons comme nécessairement orienté vers une fin déjà inscrite en lui : c'est-à-dire, précisément, lorsqu'il ne peut plus être à nos yeux qu'un mouvement fictif. Du même coup, nous supprimons la dialectique elle-même, en accordant plus d'importance à sa résolution dernière qu'à la fonction de négation et de contradiction qui lui est cependant essentielle. Et, fascinés par l'identité finale où nous la résorbons d'avance, nous en venons à tenir pour simplement « contradictoire », *par conséquent pour « antidialectique »*, toute pensée qui s'aventure à décrire des contradictions réelles — sans avoir préalablement assuré leur liquidation dans quelque irrémédiable « synthèse ». Besoin maniaque de justifier et de désarmer le présent à partir d'un futur qu'on a déjà transformé en un passé, phobie d'une durée effectivement contradictoire : comment n'y pas saisir les réflexes du logicien classique, enracinés en nous sous les brillantes apparences d'une logique d'avant-garde ? Nous avons découvert le temps et l'histoire, mais nous en avons eu peur : et vite nous les avons rendus inoffensifs en en faisant des dieux¹. Contre cette veulerie métaphysique, contre ce refus de la condition humaine, contre cet aveu par l'homme de sa paresse et de sa lâcheté, il me semble que Mounier soutenait un incessant combat. Mais pour qui lutte ainsi contre une tentation toujours présente — et d'autant plus forte quand la foi chrétienne risque, sous certains biais, de lui prêter les plus valables apparences — à chaque instant les revers côtoient les succès, et ni les uns ni les autres ne sauraient jamais être tenus pour définitifs. Tout est toujours à reprendre. Croit-on que la fidélité envers Mounier soit aujourd'hui de taire, comme une maladie honteuse de sa pensée, l'irréductible conflit qui d'un bout à l'autre en fut la raison d'être ?

On me reprochera cependant de faire la part trop grande, chez lui, à cette permanente contestation de ses propres certi-

1. « ...Cette divinisation inamovible du système des idées prend sa forme définitive chez Hegel. Elle est chez lui si savante qu'il arrive à faire un système de l'histoire même, et qu'il paraît lui donner la primauté au moment même où il la pétrifie. » *Feu la Chrétienté*, p. 106.

UNE PENSÉE COMBATTANTE

tudes. On me soupçonnera, si l'on veut, de n'avoir abordé ces dernières qu'au travers de quelque grille — à structure abusivement sartrienne... Malheureusement, l'interprétation est de Mounier lui-même, qui l'a tour à tour présentée sous les formulations les plus diverses. S'étant par exemple préoccupé de mettre en relief la conviction, commune aux chrétiens et aux marxistes, selon laquelle « il y a une histoire sensée », il fournit par ailleurs ces précieuses indications sur la portée réelle d'une semblable garantie : « seule une conscience de la totalité achevée de l'histoire pourrait donner le sens de chacun des événements de l'histoire » ; « si le sens de cette histoire est écrit à l'avance, il n'y a plus de liberté... » ; « il n'y a pas d'humanité s'il n'y a pas d'*aventure* humaine, et toujours ouverte ». Conclusion pratique : le chrétien apparaît, « dans la lecture quotidienne de l'histoire et de ses responsabilités, aux prises avec les mêmes incertitudes souvent, les mêmes obscurs ou déchirants problèmes que celui qui n'a pour en juger que son propre secours ». Veut-on plus précis encore ? On se souvient peut-être de la remarque de Mounier sur Marx : « Il y aurait à écrire un *Marx existentialiste*, partout sensible aux aliénations qui font de l'homme ou de l'humanité un objet, partout actif à promouvoir une désobjectivisation de l'humanité aliénée, une réaction active de l'homme aux nécessités, une participation efficace à son destin » ; croit-on qu'il se fût exprimé de la sorte, s'il n'avait été profondément favorable à une telle caractérisation — au point de pouvoir, sans aucun doute, accepter qu'on l'appliquât à sa propre pensée ? Oserai-je rappeler, d'autre part, qu'il lui est arrivé de faire siennes, sans la moindre équivoque et sans réserves d'aucune sorte, les réponses que je m'étais efforcé de fournir aux objections les plus fondamentales concernant la pensée de Sartre ? Évoquerai-je aussi l'étrange aventure de ce texte qu'il écrivit pour un petit ouvrage de confrontation¹ — dans lequel on lui avait proposé de figurer parmi les adversaires de l'existentialisme, et qui prit finalement l'allure d'une défense de l'existentialisme contre ses véritables adversaires ? La tiendra-t-on, enfin, pour un lapsus, cette tranquille affirmation : « Existentialisme et christianisme ont en commun une exigence d'authenticité. Pour tous les deux la vérité ne se découvre qu'à certaines manières parmi lesquelles il faut compter une vigilance constante à la mauvaise foi » ?

1. *Pour et contre l'existentialisme*, Ed. Atlas, Paris 1948.

FRANCIS JEANSON

— Vous en concluez...

— Je m'en garde bien ! Je lutte, précisément, contre la tentation de conclure — ici ou là, dans tel sens ou dans tel autre, au hasard d'un texte ou selon nos propres désirs. Parce que je ne pense pas qu'aucun artifice, aucune subtilité, puissent faire qu'il n'y ait pas eu conflit, et un conflit radical, entre le Mounier que viennent d'évoquer ces quelques citations, et cet autre Mounier — qui tenait le sens de l'histoire (sa « direction » et sa « signification ») pour révélé dans les événements historiques eux-mêmes, et qui s'était forgé de l'existentialisme une caricature diabolique, une manière de tête de Turc pour jeu de massacre permanent. Il serait absurde et puéril de tricher là-dessus : on ne peut éluder ce problème, et l'on ne saurait davantage en contester les données. Ni systématique, ni méthodique, la pensée de Mounier proteste, d'un bout à l'autre de ses écrits, et par sa respiration même, contre l'étiquette rassurante de « personnalisme », comme elle dément sa propre affirmation péremptoire selon laquelle, « parce qu'il précise des structures, le personnalisme est une philosophie, et non pas seulement une attitude ». Il y a certes de bonnes raisons de penser que le personnalisme est en train de devenir, chez certains philosophes, une philosophie, une doctrine assez fermement structurée. Mais justement il se trouve que Mounier, quant à lui, ne fut pas, ne fut surtout pas un philosophe ! Jamais les concepts ne l'ont vraiment préoccupé au point qu'il éprouvât le besoin d'éviter entre eux les contradictions et les incompatibilités — même les plus flagrantes. Il se battait, il n'arrêtait pas de se battre, sur un front et puis sur un autre, se découvrant à gauche pour mieux attaquer à droite, et si les armes dont il usait n'étaient pas toujours au point, c'est qu'il ne prenait jamais le temps de s'arrêter pour les soumettre à quelque révision. Regardez ses argumentations : il n'en est sans doute pas une qu'on puisse détacher de son contexte sans la faire apparaître *en elle-même* partielle, incertaine, fragile. C'est qu'il n'en est sans doute pas une qui n'ait été produite pour les besoins d'une cause, qui n'ait été d'abord le fruit d'une attitude *polémique*. Et s'il fallait à cette évidence une confirmation, ne la trouverait-on pas dans ce fait que les meilleurs moments de Mounier écrivain, les moments de verve où sa pensée se dénoue et progresse le mieux, coïncident précisément avec celles de ces luttes qui furent les plus concrètes — celles qu'il menait contre des hommes et non pas contre des idées. Je l'avouerai donc : à mes yeux, parfois, d'étranges faiblesses rendaient fort inégale sa pensée...

UNE PENSÉE COMBATTANTE

Mais quoi ? Si étranges, vraiment, ces faiblesses ? Si surprenant, ce privilège accordé à la polémique ? Ici, la simple constatation ne suffit plus : il faut comprendre, ou se résigner, de nouveau, à l'infidélité. Et non pas comprendre à demi, non pas se satisfaire de quelque lâche et facile explication. Ce serait si simple, en effet, de montrer qu'il ne pouvait en être différemment, que sa foi chrétienne exigeait de lui que sans cesse il affrontât le monde, et qu'affrontant tour à tour les positions les plus diverses il était bien contraint de faire osciller sa propre attitude d'un extrême à l'autre — condamnant par exemple l'idée d'une « nature » humaine auprès des chrétiens embourgeoisés, mais se faisant presque le champion de cette même idée, contre ceux qui la refusaient au même titre que lui, pour peu qu'il crût saisir dans ce refus quelque frénésie de l'existence, la tentation de l'anarchie, les risques d'une liberté livrée sans garde-fou à ses propres aberrations... Ce serait si simple — et tellement peu satisfaisant ! Car le combat avec autrui, sur le plan des convictions et des croyances, n'exige tout de même pas une si grande hâte qu'on doive s'y jeter sans savoir où l'on va, ne s'y conduire qu'en fonction des circonstances, et renoncer à en coordonner entre elles les phases successives. Les servitudes du dialogue à interlocuteurs variables ne suffisent pas à justifier que l'on s'indigne ici de voir mettre en relief la contamination du rapport à autrui par une attitude de mauvaise foi, ou la condamnation de l'homme à sa propre liberté — cependant qu'ailleurs on remarque soi-même qu'« à l'étape actuelle de notre expérience » la communauté personnelle « ne peut guère s'approcher qu'à deux, ou à un petit nombre de personnes », rappelant aussi que lorsqu'il ne l'aime pas « plus que tout au monde, il n'est rien que l'homme déteste autant que sa liberté », et insistant à maintes reprises sur la nécessité où nous sommes d'agir dans ce monde en pleine ignorance des desseins de Dieu, et donc sous notre propre et totale responsabilité.

Mais si Mounier s'est battu de la sorte, n'est-ce pas entre lui-même et lui que se menait la véritable lutte, celle qui donne à tous ses combats extérieurs leur véritable sens ? Et s'il polémiquait si fort, et si imprudemment, ne serait-ce point qu'il s'en prenait à soi — c'est-à-dire à un adversaire qu'il ne se sentait pas tenu de ménager et contre lequel il pouvait bien être partial, puisque la partialité inverse, elle aussi, vivait de lui et trouvait asile en lui-même ? De là ce mélange de tendresse et d'injustice ; cet « optimisme tragique », si teinté d'ironie pessimiste ; cette générosité à tout moment reconquise sur des façons autoritaires ; cette soudaine brutalité à se déprendre de

FRANCIS JEANSON

ses assentiments ; et ces hautes affirmations, soudain jetées comme des flammes au travers de toutes ces alternances polémiques.

Oui, je sais, il y avait — précisément — cette foi inconditionnée, cette hauteur, cet absolu de foi. Et sans doute, c'était bien avec toute sa foi qu'il luttait en chaque occasion, et c'est vrai que son être même n'était plus que cette foi... Et qu'ainsi les contradictions n'étaient peut-être dues qu'à cette diversité, à l'extérieur, de termes qui se voulaient inconciliables — mais qu'il ne renonçait jamais à concilier : combattant tour à tour avec la même fougue ce qui, en chacun d'eux, rendait inutile, ou même impossible, la confrontation avec les autres... Oui. Seulement, « la » foi, c'est abstrait. Ce qui compte, ce qui est réel, c'est la façon de la vivre. Et j'imagine que chaque croyant a sa manière à lui d'exister en référence à Dieu ; et qu'un homme peut être tout entier croyant, présent partout avec sa foi — sans cesser pour autant d'être en conflit avec lui-même au sein de cette foi. D'autres que moi sauront trouver les mots justes pour rendre ce qu'il y eut de positif et de créateur dans l'attitude de Mounier ; pour dire le rayonnement de cet homme et la haute stature qui fut en effet la sienne : mais je ne m'en suis pas senti capable, et j'ai préféré l'aborder par où je risquais le moins de le trahir. Et ce qui m'est apparu à ce niveau, c'est que l'allure même de ses écrits, de son comportement, de ses prises de position, cesserait à peu près d'être compréhensible si elle ne renvoyait en lui à un débat entre ce que j'appellerai, pour aller vite, deux conceptions vécues du « devant Dieu ». Entre le témoignage pour l'Absolu et l'effort dans le relatif, entre le choix de s'abandonner à la Providence et celui de se rendre responsable, sous le regard de Dieu, d'un monde qui ne saurait être à tout moment que ce que les hommes le font, entre la « foi-adhésion » et la « foi-entreprise », qui donc affirmerait que Mounier avait définitivement adopté quelque attitude unique ?

De là, cette « philosophie » qui n'en est pas une ; ce « réalisme » à deux foyers, sorte d'ellipse de la réalité ; ce « personnalisme » sans cesse fluctuant entre l'affirmation métaphysique de la *personne* comme valeur suprême inscrite dans l'être, et l'exigence morale d'une *personnalisation* que rien ne garantit parce qu'il lui faut, chemin faisant, inventer et créer ses propres valeurs. Réalisme de l'être, ou réalisme du faire ? Ni l'un ni l'autre — mais, entre eux, ce constant dialogue, cette permanente querelle. Un homme *a vécu* ce drame parmi nous, très humainement, sans chercher à s'y soustraire. C'était son drame ;

UNE PENSÉE COMBATTANTE

et peut-être était-il, pour l'assumer, plus seul qu'on n'a voulu le dire. Cet homme, nous l'aimions, je crois. Si nous prétendons l'aimer encore, gardons-nous de confondre cette vie toute proche — que le souvenir en nous dispute à la mauvaise foi — et ces textes dangereusement offerts à tant de fidélités.

N'en doutons pas, d'ailleurs : il ne manquera pas, demain, de sectateurs, disciples et redresseurs de torts pour découvrir, à la faveur de quelque transe, que le « véritable » Mounier c'était celui du pôle prophétique, le témoin de Dieu, pur de toute collusion avec les forces de ce monde, — ou bien, au contraire, celui du pôle politique, le pur stalinien ignoré de lui-même. Qu'à vrai dire il leur avait précisément confié, la veille de sa mort, à quel point il se sentait proche de leur position et désireux de ne pas persister plus longtemps dans ses erreurs anciennes. Et qu'enfin il est grand temps, pour la revue *Esprit*, de tenir compte de ces précieuses révélations, et, faisant son *mea culpa*, de rallier le couvent le plus proche — ou les rangs du P.C.

Si peu nombreux que nous soyons à nous efforcer de protéger contre toute mutilation le complexe visage de notre ami, si maladroits à dire ce qu'il fut pour lui-même et pour nous, il me semble qu'en tout cas ce serait ne pas trop le trahir que de vouloir, aujourd'hui plus que jamais, « avec tous les hommes, faire proprement notre travail d'hommes ».

Francis JEANSON.